

Les apports de la philosophie à la pensée géographique de l'espace

Thinking the spatial category between geography and philosophy

Laura Péaud



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gc/4690>

DOI : 10.4000/gc.4690

ISSN : 2267-6759

Éditeur

L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2016

Pagination : 81-96

ISBN : 978-2-343-13328-7

ISSN : 1165-0354

Référence électronique

Laura Péaud, « Les apports de la philosophie à la pensée géographique de l'espace », *Géographie et cultures* [En ligne], 100 | 2016, mis en ligne le 07 juin 2018, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gc/4690> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gc.4690>

Les apports de la philosophie à la pensée géographique de l'espace

Thinking the spatial category between geography and philosophy

Laura Péaud

Introduction

- 1 La thématique posée dans ce numéro de *Géographie et cultures*, « Penser l'espace », invite à un retour réflexif sur les relations interdisciplinaires entre géographie et philosophie. Alors que les liens entre la géographie et l'histoire (*EspacesTemps*, n° 66-70 ; Garcia, 2000), la sociologie (Coenen-Huther, 2000 ; Sorre, 1968) ou l'économie (Benko, 2010) ont été assez largement interrogés, force est de constater que dans le champ des sciences humaines et sociales, la philosophie n'apparaît pas, de prime abord, comme la discipline avec laquelle la géographie entretiendrait les liens les plus forts (Lévy & Lussault, 2013). Pourtant, les apports de la philosophie à la géographie sont loin d'être négligeables, en particulier en ce qui concerne la théorisation du concept « espace ». Considérons en effet la définition de ce concept telle qu'elle apparaît dans le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* :

Espace

Space, Raum

A. Une des dimensions de la société, correspondant à l'ensemble des relations que la distance établit entre différentes réalités.

B. Environnement social défini par sa dimension spatiale. Avec la spatialité, l'espace constitue la géographicit . Un espace se caractérise au minimum par trois attributs : la métrique, l'échelle, la substance. Un espace est souvent hybride, à la fois matériel, immatériel et idéal (*ibid.*, p. 353).

- 2 Les deux parties de cette définition (l'espace comme dimension de la société (A) et comme environnement social (B)) découlent en partie de l'influence des travaux philosophiques sur la géographie. En effet, alors même que l'espace est aujourd'hui considéré comme l'objet et le concept central de la discipline, son introduction est pourtant récente. Ce n'est qu'à partir des années 1960-70 que l'espace s'impose comme

le concept géographique majeur. Cette opération s'effectue sous l'impulsion des géographes, qui, dans ce temps de crise disciplinaire, remettent en cause l'héritage vidalien, en posant désormais que l'objet des géographes ne se situe plus dans l'étude des relations hommes-nature ou hommes-milieu, mais précisément dans l'analyse de l'organisation de l'espace. Associée à d'autres influences disciplinaires et à un considérable effort de théorisation de la part des géographes eux-mêmes, la prise en compte de travaux philosophiques au sein de la géographie française intervient à plusieurs niveaux dans ce processus : dans la définition de l'espace comme dimension des sociétés (A) et dans la prise en compte des interactions entre l'espace et les sociétés et les individus qui les composent (B), en particulier dans leur immatérialité. Ainsi, au cours du XX^e siècle, grâce à l'intégration progressive de différents travaux philosophiques, la géographie humaine française est-elle passée d'une pensée de l'espace quasi-inexistante à une conception complexe de cette catégorie, l'amenant à considérer l'espace comme un construit social multi-dimensionnel et la conduisant vers la prise en compte de la territorialité et des lieux dans la continuité de cette réflexion.

- 3 En optant pour une focalisation essentiellement française sur la période 1950 à aujourd'hui, l'objectif de cet article est de présenter une synthèse chronologique des apports philosophiques à la théorisation de l'espace en géographie. Il s'agit plus particulièrement de montrer comment le croisement disciplinaire philosophie/géographie a accompagné et accompagne encore la géographie dans le passage d'un espace relativement impensé à un espace comme « dimension spatiale des sociétés » puis comme construit social. Le regard porté depuis les branches de la géographie humaine interroge ainsi les influences philosophiques dans leur diversité dans la construction et l'évolution du concept « espace ». Sans prétendre à une quelconque exhaustivité, le propos vise donc à retracer un lien fort mais paradoxalement encore trop peu pensé entre les deux disciplines.

L'espace, une catégorie d'abord majeure pour les philosophes, mais mineure pour les géographes

- 4 Pour commencer, rappelons qu'avant le tournant opéré par la géographie française à partir des années 1960-1970, l'espace est loin d'être une catégorie majeure pour la discipline. Au contraire, elle se situe dans un relatif impensé. En philosophie, en revanche, l'espace constitue très tôt un concept majeur.
- 5 Du côté des philosophes, la catégorie « espace » a en effet été très anciennement mobilisée. Si Guy Di Méo rappelle dans le *Dictionnaire de la géographie, de l'espace et des sociétés* (Di Méo, 2013) que le temps a davantage été interrogé que l'espace, cette dernière catégorie n'en a pas moins été réfléchi depuis l'Antiquité, que ce soit sur sa nature ou dans son rapport avec la conscience humaine. La considération de l'espace apparaît cependant moins consensuelle que celle du temps, ce qui se traduit par une pluralité de discussions sur la manière de le considérer, en particulier pendant la période moderne, qui oscille entre une compréhension de l'espace comme simple contenant, comme un attribut ou comme une dimension des sociétés. Une inflexion majeure intervient au XVIII^e siècle avec Emmanuel Kant, qui considère l'espace comme une catégorie *a priori* de l'intuition et de la connaissance, et l'envisage donc comme une catégorie de l'esprit à part entière, et pas uniquement une réalité extérieure (Kant, 2006 [1787]). Cette vision n'emporte pas un consensus parfait, mais permet d'envisager

l'espace non pas comme une simple expression matérielle, mais également comme le fruit de représentations.

- 6 Mais ces discussions philosophiques ne s'effectuent pas au profit de la géographie. D'abord, parce que dans le contexte du XIX^e siècle, les constructions disciplinaires s'effectuent sur le régime de l'opposition aux autres sciences, mais aussi parce que l'espace n'est pas, originairement, un objet ni un concept géographique. Et pour cause, les géographes en font dès le départ un impensé total de la discipline. Car si les apports de Kant et d'autres figures sont fondamentaux, pour autant ces efforts de théorisation et de conceptualisation de l'espace n'intéressent pas dans un premier temps la géographie. En effet, dans le contexte français qui forme ici le cadre de notre réflexion, l'espace n'est pas pour les géographes l'objet de la nouvelle discipline géographique fondée à la fin du XIX^e siècle. Ce sont bien plutôt les relations homme-nature, et donc la notion de milieu, qui font l'objet de leurs questionnements (Claval, 2001) et se situent au cœur du projet scientifique géographique jusqu'au milieu du XX^e siècle. Fondée sur l'analyse des genres de vie, c'est-à-dire sur les capacités d'adaptation des sociétés humaines à leur milieu, la géographie française classique se concentre donc sur la nature des liens qui unissent les sociétés et leur espace¹. Si Paul Vidal de la Blache rappelle en 1913, dans une célèbre formule, que « la géographie est la science des lieux et non des hommes » (Vidal, 1913, p. 299), cela ne signifie pas pour autant qu'il place la matérialité spatiale au cœur des analyses. Celle-ci n'intervient en réalité que comme indice ou reflet des relations entre milieu(x) et société(s). Aucune revendication d'une quelconque assise philosophique ne transparaît chez Vidal de la Blache, qui puise plutôt ses influences du côté de la géographie allemande, tout en laissant de côté les filiations philosophiques que celle-ci revendique. Pour Vidal, il n'y a pas de relativisation du milieu, ni la prise en compte de l'idée d'une connaissance subjective du monde, que l'on retrouve dans la philosophie kantienne par exemple et chez une bonne partie des géographes allemands. Au contraire, les géographes vidaliens réaffirment l'objectivité de leurs objets d'analyse, et en particulier de la carte. De ce point de vue, il existe donc une grande différence entre les Vidalien et les géographes allemands, qui depuis Ritter font une place majeure aux préoccupations et aux travaux philosophiques sur le sujet.
- 7 Les géographes classiques, en France, ne reprennent donc pas à leur compte les travaux des philosophes sur la question de l'espace. Tout comme, d'ailleurs, les philosophes des sciences ne s'intéressent à la géographie que très tardivement. En effet, au XIX^e siècle ceux-là n'accordent à la géographie qu'une place marginale. Dans le système de classification des sciences d'Auguste Comte, par exemple, la géographie ne fait pas partie des sciences fondamentales (Comte, 1830-1842). Chez Ampère, qui propose en 1834 un *Essai de classification des sciences*, la géographie apparaît, mais uniquement sous le vocable « géographie physique » et dans un rapport de dépendance à la géologie et aux sciences cosmologiques. Pas de géographie autonome donc, et pas non plus rattachement explicite des travaux géographiques à la notion d'espace, dans le contexte français du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle. Jusqu'au début du XX^e siècle, la géographie française et la philosophie ne se rejoignent pas sur le sujet de l'espace.

La fin de l'errance

- 8 L'espace ne devient véritablement objet et concept géographique qu'à partir des années 1960-1970, alors que la géographie traverse en France et ailleurs une « crise » disciplinaire majeure, remettant en question les paradigmes établis. C'est précisément à partir de ce moment que géographie et philosophie activent durablement des liens interdisciplinaires, puisque, depuis, les travaux de différents courants philosophiques infusent profondément les recherches géographiques et participent de leurs inflexions épistémologiques.

L'espace, un construit social

- 9 La reconnaissance de l'espace comme un objet géographique est le résultat d'une rencontre entre les aspirations exprimées par les géographes, désireux de s'émanciper du paradigme vidalien, et des apports venus notamment du champ philosophique. Les géographes expriment à partir des années 1960 l'insuffisance des méthodes et approches disciplinaires pour saisir le monde dans sa complexité croissante². L'approche paysagère portée par les vidaliens, centrée sur les espaces ruraux et les permanences des relations entre l'homme et le milieu, ne suffit plus à expliquer les changements majeurs, tels que l'urbanisation ou les bouleversements des modes de production économique (Claval, 2001). Les catégories et les objets de la géographie ne satisfont plus les besoins de description, de compréhension et d'explication du monde nouveau : le concept de « paysage » est par exemple en France particulièrement soumis à critique. Les réponses à ces insatisfactions disciplinaires ne sont cependant pas immédiates, il faut attendre pour la France le milieu des années 1970 pour que des propositions solides émergent, séduisent et convainquent. Elles ont toutes en commun une révision des concepts géographiques, en particulier celui d'espace, dont elles puisent assez largement leur conception dans les travaux philosophiques.
- 10 Les incertitudes et questionnements des années 1960-1970 donnent en effet l'occasion de circuler dans l'ensemble des sciences humaines et sociales et d'y puiser des propositions méthodologiques et conceptuelles destinées à nourrir un voire des paradigmes disciplinaires neufs. Ainsi, les géographes se tournent-ils vers la sociologie, traditionnelle rivale, mais aussi l'économie ainsi que la philosophie. Philosophes et géographes se retrouvent en particulier sur le terrain des études urbaines, nouvellement investi par la géographie. La ville et l'urbain, jusqu'alors peu interrogés par l'école vidalienne, peuvent être envisagés comme les parangons des objets géographiques nouvellement mobilisés et appelant une (ré)examen épistémologique profond. Les apports de la philosophie sont à ce titre considérables, en particulier grâce à Henri Lefebvre, qui, avec d'autres, diffuse l'idée que l'espace est un construit social :
- L'espace ! Voici peu d'années, ce terme n'évoquait rien d'autre qu'un concept géométrique, celui d'un milieu vide. Toute personne instruite le complétait aussitôt d'un terme savant, tel qu'« euclidien », ou « isotrope », ou « infini ». Le concept de l'espace relevait, pensait-on en général, de la mathématique et seulement de cette science. L'espace social ? Ces mots auraient surpris. (Lefebvre, 1974, p. 15)
- 11 Selon Lefebvre, l'espace est produit, ce n'est pas un donné, mais un construit, qui en tant que tel, se décrypte, se lit et s'interprète (Louiset, 2000). Par le biais des études urbaines qui permettent de faire du lien entre les disciplines via un objet commun, cette idée se diffuse en géographie. Les apports des philosophes ne constituent pas

l'unique inspiration des géographes engagés dans cette recherche, mais les conséquences sur la géographie française sont notables. L'espace n'est plus désormais considéré comme un simple cadre, réceptacle ou support des sociétés, mais est envisagé comme un construit social. En 1976, répondant à Maurice Le Lannou, Christian Grataloup et Jacques Lévy synthétisent les changements en cours, en assumant sans détour une filiation philosophique :

La seule géographie possible, c'est la science de l'espace social, de la dimension spatiale de la société. L'espace ne peut être considéré en soi ; il n'est pas un cadre à remplir, mais une forme d'existence de la réalité. De même que les temps géologiques et historiques, les espaces physiques et humains ne peuvent être appréhendés par la même science. Tout ce qui est rassemblé en un même lieu ne relève pas du même champ explicatif, si ce n'est dans le « paysage », construction visuelle purement objective.

Ainsi les notions centrales de la géographie traditionnelle, telles que la région (à la fois physique et humaine) ou le paysage (considéré comme un fait objectif) volent en éclats. (...)

Nous pensons donc qu'une étude objective de l'espace des hommes est possible, se donnant pour objet de construire la théorie de cet espace. Différents travaux vont déjà dans cette direction. Cette science doit s'ouvrir à tous les apports féconds qui parcourent les sciences sociales. Parmi eux, le marxisme constitue un enrichissement fondamental qu'il serait naïf et absurde de vouloir nier. Cela ne permet nullement d'affirmer qu'il s'agit là de l'assimilation d'une science à une idéologie, puisque notre démarche consiste précisément écartier les obstacles idéologiques au développement de la science » (Grataloup et Lévy, 1976).

- 12 Pour reprendre le mot de Roger Brunet dans la préface de la thèse de Frank Auriac, « oubliez l'espace et vous errez » (Brunet, 1983). La reconnaissance de l'espace comme dimension sociale fait ainsi sortir la géographie de l'errance. Le concept d'espace s'impose largement dans la discipline, en témoigne par exemple la création en 1972 d'une nouvelle revue, *l'Espace géographique*.

Marxisme et géographie

- 13 Chaque proposition ou branche géographique nouvelle, correspondant à une réponse à la crise et donc à une manière d'appréhender le monde, s'appuie sur cette approche, souvent dans une combinaison avec plusieurs lectures philosophiques. L'analyse spatiale emprunte par exemple aussi bien au systémisme de Ludwig von Bertalanffy et au marxisme (Auriac, 2003). Comme le rappelle Christian Grataloup, les années 1970 sont aux grands modèles d'explication :

Le paysage était dominé par le couple de grandes explications Marxisme & Structuralisme. Or, mon contexte précis de formation intellectuelle se situait plutôt dans une marge méfiante vis-à-vis de ces grandes machines, celle du Personnalisme et de la revue *Esprit*. (...) Un géographe quadragénaire ne peut se rendre compte aujourd'hui combien le marxisme, sous ses différentes formes au fond très proches, était l'horizon incontournable, il y a une quarantaine d'années (...).

À condition qu'on n'y voie rien d'autre que des macromodèles intellectuels, je reste nostalgique de ces grandes machines explicatives. De celles-là ou d'autres, mais en croyant nécessaire que l'effort de cohérence soit avoué, construit – et non pas, comme on peut en soupçonner bien des attitudes dites post-modernes, subi. » (Grataloup, 2003)

- 14 Parmi de nombreuses influences, telles que le matérialisme ou le structuralisme, le marxisme apparaît comme un emprunt important fait par la géographie à la

philosophie pour expliquer l'espace, appréhendé comme une construction résultant de rapports sociaux (Claval, 2003 ; Lefebvre, 1972). Même si certains géographes reconnaissent les limites de l'interprétation marxiste de l'espace, et si l'affiliation aux théories marxistes n'est pas toujours assumée (Pailhé, 2003), l'apport de cette lecture est tout de même considérable, comme le rappelle Paul Claval :

La théorie d'inspiration marxiste était en revanche la seule à offrir un cadre satisfaisant pour saisir les mutations fondamentales, celles qui affectent en profondeur les mécanismes de l'économie – celles qui sont de nature « macro ». Les bouleversements contemporains sont ainsi interprétés en termes de passage entre le système fordiste d'accumulation mis en place au début du XX^e siècle, et le système d'accumulation flexible qui le supplante à partir des années 1970 (Claval, 2003).

- 15 Dans la continuité de Mai 68, l'espace est ainsi envisagé comme produit et enjeu de la lutte des acteurs sociaux et économiques (Lacoste, 1976). Il faut noter tout de même que les liens entre géographie et marxisme sont bien moins développés et assumés en France que dans la sphère anglophone, où le courant de géographie radicale transpose la lecture marxiste de la société à l'organisation de l'espace.
- 16 Les apports de la philosophie ont donc contribué dans les années 1970-1970 à transformer considérablement l'appréhension de l'espace : d'un espace cadre des analyses et simple support du monde objectif pour les vidaliens, on passe à un espace compris comme concept majeur de la géographie car conçu comme une dimension sociale (Di Méo, 2000).

De l'espace au territoire

- 17 À l'espace de vie des géographes des années 1970 s'ajoute ensuite une dimension subjective. Ce « rapprochement de l'objet, du social et du sujet » (*ibid.*, p. 39) trouve de nouveau une de ses origines dans la philosophie.

L'apport de la phénoménologie

- 18 Si Guy Di Méo situe précisément cet apport du côté de Jürgen Habermas (1987), ce sont plus généralement les recherches menées dans le domaine de la phénoménologie qui ont permis de reconsidérer les rapports de l'homme à l'espace. Parmi ceux-là, les apports de Jean-Paul Sartre (1943), Maurice Merleau-Ponty (1945), ou encore de Martin Heidegger (1958) comptent parmi les plus marquants. Ils établissent que l'essence de l'homme réside dans le fait même qu'il existe dans le monde, qu'il fait l'expérience du monde et la ressent, théorie résumée dans le fameux *Dasein* heideggerien. L'être au monde de l'humanité, pour les phénoménologues, passe donc par le fait d'être *dans* et *par* l'espace. Pour le dire avec Heidegger, « [l]a relation de l'homme et de l'espace n'est rien d'autre que l'habitation pensée dans son être » (*ibid.*, p. 171). Ces travaux prolongent, et affirment en même temps, l'importance de la géographicit  de l'humanité, qui avait déjà été entrevue et développée dès le XIX^e siècle par les géographes Carl Ritter ou Élisée Reclus (Raffestin, 1989). Cependant, cette dimension relationnelle n'avait alors été que peu prise en compte par les géographes eux-mêmes, exception faite de l'œuvre d'Éric Dardel, *L'homme et la terre* (1952), méconnue au moment même de sa sortie et (re)découverte seulement dans les années 1970-1980.

- 19 L'apport de la phénoménologie est de plusieurs ordres. Elle accorde à l'espace une place égale au temps : il n'y aurait finalement d'historicité que parce qu'il y a au préalable une géographicit . Et, dans l'ordre de la compréhension et de la saisie du monde, elle pose aussi l'égale importance de l'espace ressenti et vécu (c'est-à-dire dans l'ordre de l'intime et de l'individuel) et de l'espace topographique dans lequel les hommes évoluent. C'est même la relation entre ces deux espaces, c'est-à-dire l'expérience du monde et la perception de cette expérience, qui est l'objet même de la phénoménologie (Lévy, 1990). En dehors de la philosophie, la psychologie du développement s'empare aussi à partir des années 1950 du rôle que l'espace, en tant qu'environnement, joue dans le processus de développement du sujet. Parmi d'autres travaux, mentionnons ici les jalons posés par Jean Piaget (1948) ou encore les contributions d'Abraham Moles et Élisabeth Rohmer (1972).

Des espaces de vie aux espaces vécus et perçus

- 20 Dans le prolongement de ces propositions philosophiques et psychologiques, la conception de l'espace change peu à peu en géographie.   l'analyse des structures de la société s'ajoute ainsi l'étude des représentations et des perceptions de l'espace : c'est l'av nement de la territorialité, qui assure une transition de l'étude des « espaces de vie » à celle des « espaces vécus » (Di Méo, 2000, p. 38-39), puis des espaces perçus.
- 21 L'approche par la territorialité change radicalement la manière d'appréhender l'espace. Il n'est plus seulement question de considérer l'espace dans sa dimension matérielle, mais également de l'envisager dans sa dimension immatérielle, symbolique voire poétique (Bachelard, 1981). Cela suppose alors de prendre en compte le ressenti ainsi que les représentations des groupes sociaux. Au-delà des relations sensorielles qui lient l'homme et l'espace, on considère désormais, et au même titre, la manière dont les sociétés construisent des espaces désormais conçus comme appropriés et identitaires. En réponse à la vague quantitativiste et théorique, qui analyse les grandes structures de l'espace, le tournant humaniste qui se développe en géographie à partir du milieu des années 1970 postule que l'homme (au sens collectif d'abord) n'est pas uniquement un être rationnel, mais aussi un être fait d'émotions et producteur de représentations du monde. Influenc e par les apports antérieurs de la phénoménologie, cette approche connaît un grand succès en géographie : Yi Fu Tuan aux  tats-Unis (1977), Armand Frémont en France (1976) en sont sans doute les représentants les plus importants. Ce tournant intègre le caractère multidimensionnel de l'homme en société et de ses rapports spatiaux : « L'homme qui se représente l'espace et son milieu, qui le façonne et le transforme est à la fois une conscience, une psych , un sujet philosophique et politique, un individu, une personne, un être humain et un être social.   ces divers titres, tous différents et complémentaires, il établit une palette diversifiée de rapports spatiaux. Il secrète une large variété de représentations spatiales. » (Di Méo, 2000, p. 37)
- 22 Parce qu'il est aussi reconnu comme vécu et perçu, car « l'espace géographique est source de représentations et objet de stratégies » (Brunet *et al.*, 1992, p. 194), l'espace est alors conçu comme territoire. En termes d'approche de ce concept, les conséquences sont d'importance : les géographes ne considèrent plus seulement les structures matérielles ou les faits de circulation entre les espaces, mais aussi les discours et les représentations de tous types (littéraires, artistiques, médiatiques, etc.) envisagées comme les expressions et donc les miroirs de ressentis identitaires, c'est-à-

dire, pour reprendre le terme de Claude Raffestin, toute la « sémiotisation de l'espace » (Raffestin, 1986). Les objets géographiques s'en trouvent ainsi multipliés et donnent lieu à une grande variété de travaux sur les questions territoriales et identitaires, avec comme corollaire un élargissement thématique et spatial des recherches géographiques. Citons pour exemple les travaux de Joël Bonnemaison sur les cultures et identités du Vanuatu (1986), qui s'inscrit dans cette approche par les signes et manifestations d'une société pour mieux en comprendre le rapport à l'espace et son organisation. Mentionnons également l'œuvre d'Augustin Berque, dont les développements sur le concept de « médiance » visent à conférer à la géographie une ontologie véritable, en reconnectant le sujet et l'objet, le sensible et le physique (Berque, 1999).

- 23 Les travaux sur la territorialité ne se limitent pas à l'analyse de vastes espaces sociaux (les territoires), ils entraînent les géographes du côté des lieux, c'est-à-dire vers une échelle micro, condensant les enjeux identitaires. Cette bifurcation s'arrime à plusieurs influences philosophiques. La vision de Michel Foucault semble ici fondamentale, car il dégage dans son travail sur l'hétérotopie le fait que le territoire regroupe et associe des lieux, leur confère un sens collectif (1984). Le territoire permet donc la cohérence d'espaces singuliers, ce qui engage à une vision à la fois décentrée et multiscale de l'espace. Le lieu répond à la fois à une métrique topographique en même temps qu'il condense les perceptions ou représentations. Travaillant le concept d'hétérotopie, Foucault décrit ainsi les lieux comme des espaces d'illusion ou de perfection, ou bien des lieux à part dans l'imaginaire ou en marge dans l'ordre social. Cela donne ainsi aux géographes l'occasion de penser les lieux dans leur caractère exceptionnel. Ainsi Bernard Debarbieux propose-t-il, par exemple, dans la continuité de ces propositions, le concept de « haut lieu » (1993), en l'envisageant comme la manifestation d'un système de représentations territoriales, un moyen de structurer le territoire et permettant d'identifier des pratiques de l'espace.

Espaces et spatialités : le tournant post-moderniste

- 24 Dès la fin des années 1970, une grande partie des sciences humaines et sociales, mais aussi du monde littéraire et artistique, rebondissant sur les travaux de Gilles Deleuze, Félix Guattari (1980) ou Michel Foucault (1976, 1984), appellent de leurs vœux une révolution épistémologique. Critiquant le rapport moderne au savoir et au réel, jugé comme étant pétri de néo-positivisme ne se focalisant que sur les grandes structures et favorisant le formalisme, le courant post-moderniste promeut quant à lui l'importance du sujet, le pluralisme, le primat du culturel. Insistant très fortement sur le caractère situé des acteurs, mais aussi des groupes, discours, représentations et des espaces, cette approche introduit un souci majeur de relativisation dont s'empare fortement la géographie.

Déconstruire l'espace, envisager les espaces

- 25 À partir des travaux fondateurs d'Edward Saïd sur l'orientalisme (2003 [1978]), les sciences humaines et sociales intègrent dans leurs approches que chaque individu et que tout discours se situent quelque part, s'ancrent dans un lieu. Saïd postule que toute construction, savante ou littéraire, n'est au fond qu'une représentation, ni vraie ni

fausse, mais porteuse des valeurs d'un contexte politique et social spécifique et que l'espace fonctionne donc aussi comme un référent, qu'il soit culturel, social, économique, etc. Ce décentrement fondamental du regard entérine l'idée qu'être quelque part s'envisage donc dans un rapport de relativité à d'autres espaces. Dans cette approche, les études postcoloniales sont en pointe et influencent durablement bon nombre de champs (Collignon, 2007), dont l'ensemble des « post » *studies*³. Les *post-studies*, en travaillant à déconstruire les rapports de domination, avancent ainsi que les hommes (individus et groupes) et les sociétés sont localisés, positionnés, attachés à des lieux (*places*). Faisant leur ces différents apports, les géographes adoptent largement cette conception et contribuent à son élaboration (Harvey, 1991 ; Soja, 1989). Denis Cosgrove, géographe britannique baigné dans le contexte américain, insiste dans ses nombreux travaux (Cosgrove, 1999 ; Daniels et Cosgrove, 1988) sur les effets de situation :

A widely acknowledged 'spatial turn' across arts and sciences corresponds to post-structuralism agnosticism about both naturalistic and universal explanations and about single-voiced historical narratives, and to the concomitant recognition that position and context are centrally and inescapably implicated in all constructions of knowledge.⁴ (Cosgrove, 1999, p. 7)

- 26 Cette conscience de la relativité de l'espace infuse une bonne partie de la géographie. Les travaux de géographie politique et de géopolitique, qui, en abordant avec un regard neuf les rapports de pouvoir sur l'espace, (re)donnent par exemple une voix et une place aux acteurs dominés, jusqu'alors inaudibles car invisibilisés. Sortir de la pensée dominante, c'est profondément ré-envisager le rapport entre savoir et pouvoir, déconstruire des discours et en produire de nouveaux hors des cadres préétablis. Concomitamment, l'investissement de terrains jusqu'alors en socialement, spatialement et scientifiquement se poursuit. Les pays des Suds, mais aussi les quartiers défavorisés, les interstices spatiaux ou les groupes socialement marginalisés (femmes, communautés homosexuelles, etc.) constituent les nouveaux espaces d'investigation ouverts dans cette veine postmoderniste.

Acteurs et spatialités

- 27 Ce faisant, la géographie participe de la reconnaissance d'un pluralisme intrinsèque à toute organisation spatiale et consacre l'idée que derrière un espace co-existent des espaces, fruits de la présence et de l'expression de plusieurs groupes. Par la reconnaissance de la pluralité des voix, le post-modernisme contribue au tournant spatial des sciences sociales (Calbérac et Delage, 2010) et engage à considérer plus fortement de la place des acteurs et de leurs spatialités. Le retour de l'acteur n'est pas propre à la géographie, puisque l'ensemble des sciences humaines et sociales opère ce tournant actoriel à partir des années 1990 (Lussault, 2013). La transformation du monde et des modes de vie à la chute du bloc de l'Est entraîne les philosophes, sociologues, ou historiens à reconsidérer l'individu dans la sphère sociale, à ne plus l'envisager comme un agent, mais bien comme un acteur. Gilles Lipovetsky théorise, parmi d'autres, le triomphe de la sphère privée et la réactivation du sujet derrière la personne (1983). Sur le plan de l'espace, cela se traduit par la réaffirmation du local, l'apparition de mouvements d'acteurs locaux et individuels, tels que les mouvements NIMBY (*Not In My BackYard*), dont les géographes s'emparent, changeant de nouveau d'échelle d'analyse pour mieux aborder la complexité des territorialités.

- 28 Le passage du territoire aux territorialités des acteurs entraîne aussi un changement dans les approches de l'espace. De l'espace, ou des espaces sociaux, on passe peu à peu aux spatialités, envisagées comme le rapport d'un individu, d'un groupe ou d'une société à son environnement :
- Dès qu'un être humain, un acteur spatial, organise spatialement des réalités, il pense, il rationalise cette organisation, il lui donne du sens, il tente de la maîtriser cognitivement, il produit des idéologies, il la met en scène, en images, il en fait un instrument de ses stratégies (Lussault, 2010, § 8).
- 29 Englobant les géographicités individuelles ou collectives, l'étude des spatialités permet ainsi d'intégrer les acteurs et leurs rapports pluriels à l'espace : en considérant des discours, des actions mais aussi des circulations et des mobilités, la géographie prend acte de la transformation de l'espace, lui ajoute une dimension topologique. Les organisations réticulaires, telles que les réseaux de transport classiques mais aussi les réseaux virtuels (Internet, réseaux sociaux, etc.), sont de plus en plus intégrés à l'analyse d'un monde à « individus mobiles » (Stock, 2006).
- 30 Par l'effort de déconstruction engagé, l'approche postmoderniste a donc des conséquences majeures sur la conception de l'espace en géographie. Celui-ci est fondamentalement pensé au pluriel, car à partir du pluralisme des groupes sociaux, et selon les spatialités humaines qui la constituent, individuelles ou collectives.

Conclusion

- 31 Concernant l'espace, philosophie et géographie entretiennent donc des liens durables. Les apports de la philosophie sont en effet essentiels pour saisir la conceptualisation de l'espace en géographie. Bien sûr, les philosophes n'ont pas été et ne continuent pas d'être les seules références des géographes (Durand-Dastès, 2003), mais ils comptent sans doute plus que ce que la mémoire disciplinaire n'en a conscience. Sur la question de l'espace, les travaux philosophiques sont en effet à l'origine de plusieurs tournants épistémologiques dans l'histoire de la discipline, en particulier celui visant à reconnaître que l'espace est une des composantes des sociétés, ce qui a permis à la géographie française d'asseoir son projet scientifique sur ce concept. Les développements plus récents témoignent encore de la richesse des interactions disciplinaires, puisque les dialogues géo-philosophiques donnent la voix aux discours, représentations des sociétés, puis des acteurs, et ouvrent ainsi la voie à de nouveaux objets spatiaux : de territoires en lieux, de lieux en circulations, puis vers une approche par les spatialités. Loin de n'être qu'un pas de/côté de la géographie, ce détour par la pensée philosophique opère un retour aux sources disciplinaires, faisant la preuve, s'il en était encore besoin, que les circulations interdisciplinaires ne signifient pas aller contre les disciplines, mais font partie intégrante de leurs histoires.

BIBLIOGRAPHIE

- AMPÈRE André-Marie, 1834, *Essai sur la philosophie des sciences, ou, Exposition analytique d'une classification naturelle de toutes les connaissances humaines*, Chez Bachelier, 1834, 366 p.
- AURIAC Franck, 2003, « Analyse spatiale et matérialisme : introspection », *Géocarrefour*, vol. 78, n° 1, p. 7-11. <doi :10.4000/geocarrefour.35>
- BACHELARD Gaston, 1981 [1957], *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France.
- BENKO Georges, 2008, « La géographie économique : un siècle d'histoire », *Annales de géographie*, 6/2008 (n° 664), p. 23-49.
- BERQUE Augustin, 1990, *Médiance de milieux en paysages*, Paris, Belin/Reclus, 161 p.
- BONNEMAISON Joël, 1986, *L'arbre et la pirogue*, Paris, Éditions de l'ORSTOM, 1986, 652 p.
- BRUNET Roger, 1983, « L'espace pour ne plus errer », préface de l'ouvrage de Franck Auriac, *Système économique et espace. Le vignoble languedocien*, Paris, Economica, p. 1-15.
- CALBÉRAC Yann, DELAGE Aurélie (dir.), 2010, « À quoi sert la géographie ? L'approche spatiale comme moyen de compréhension et d'action sur les sociétés », *Tracés. Revue de Sciences Humaines*, « Volume hors-série : À quoi servent les sciences humaines ? II ».
- CLAVAL Paul, 2001, *Épistémologie de la géographie*, Paris, Nathan, 265 p.
- CLAVAL Paul, 2003, « Le marxisme en arrière-plan », *Géocarrefour*, vol. 78, n° 1, p. 43-53. <doi : 10.4000/geocarrefour.79>
- COENEN-HUTHER Jacques, 2009, « La sociologie et la géographie : concepts, analogies, métaphores », *Revue européenne des sciences sociales*, XXXVIII-117 | 2000, mis en ligne le 17 décembre 2009. <<https://ress.revues.org/718>>
- COLLIGNON Béatrice, 2007, « Note sur les fondements des postcolonial studies », *EchoGéo*, n° 1. <doi :10.4000/echogeo.2089>
- COMTE Auguste, 1830-1842, *Cours de philosophie positive*, 6 vol. , 1830-1842, reed. 2 tomes, présentation et notes par Michel Serres, François Dagognet, Allal Sinaceur, Jean-Paul Einthoven, Paris, Hermann, 1975.
- COSGROVE Denis (dir.), 1999, *Mappings*. London, Reaktion Books.
- COSGROVE Denis, DANIELS Stephen (dir.), 1988, *The iconography of landscape: essays on the symbolic representation, design, and use of past environments*, Cambridge, Cambridge University Press.
- DARDEL Éric, 1952, *L'homme et la terre : nature de la réalité géographique*, Paris, Presses Universitaires de France, 134 p.
- DEBARBIEUX Bernard, 1996, « Le lieu, fragment et symbole du territoire », *Espaces et sociétés*, n° 82-83, p. 13-36.
- DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, 1980, *Capitalisme et schizophrénie mille plateaux*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, 645 p.
- DI MÉO Guy, 2013, « Espace », in Lévy J. et Lussault M. (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p. 353-360.
- DI MÉO Guy, 2000, « Que voulons-nous dire quand nous parlons d'espace ? », in Lévy Jacques et Lussault Michel, *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Paris, Berlin, p. 37-48.

- DURAND-DASTES François, 2003, « Sur une expérience : les références des géographes », *Géocarrefour*, vol. 78/1 | 2003, mis en ligne le 29 mai 2007, consulté le 11 avril 2017. <http://geocarrefour.revues.org/33>
- FOUCAULT Michel, 1984, « Dits et écrits. Des espaces autres (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967) », *Architecture, Mouvement, Continuité*, n° 5, p. 46-49.
- FOUCAULT Michel, 1976, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 688 p.
- FRÉMONT Armand, 1976, *La région, l'espace vécu*, Paris, Champs/Flammarion, 223 p.
- GARCIA Patrick, 2000, « L'espace géographique et les historiens », in Lévy Jacques et Lussault Michel, *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Paris, Berlin, p. 73-92.
- GRATALOUP Christian, 2003, « Gé(o)nération, géo-narration », *Géocarrefour*, vol. 78, n° 1, p. 19-23. <doi :10.4000/geocarrefour.62>
- GRATALOUP Christian, LEVY Jacques, 1976, « Des géographes pour une autre géographie », *Le Monde*, Paris, 14-15 mars 1976, extraits donnés dans *Deux siècles de géographie française, choix de textes*, textes réunis par Ph. Pinchemel, M. Cl. Robic et J. L. Tissier, CTHS, Paris, 1984.
- HARVEY David, 1991, *The condition of postmodernity: an enquiry into the origins of cultural change*, Malden, Wiley-Blackwell, 1991, 392 p.
- HEIDEGGER Martin, 1958, « Bâtir habiter penser », *Essais et conférences*, trad. A. Préau, Paris, Gallimard.
- « Histoire/géographie 1. L'arrangement », *EspacesTemps*, n° 66-67, 1998.
- « Histoire/géographie 2. Les promesses du désordre », *EspacesTemps*, n° 68-69-70, 1998.
- KANT Emmanuel, 2006 [1787], *Critique de la raison pure*, 3^e édition revue et corrigée, Paris, Flammarion, 749 p.
- KANT Emmanuel, 1905, *Physische Geographie*, herausgegeben von Paul Gedan, Leipzig, Verlag der Derr'schen Buchhandlung, 386 p.
- LABOULAIS-LESAGE Isabelle, 2000, « La géographie de Kant », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n° 2, p. 147-153.
- LACOSTE Yves, 1976, *La géographie ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Paris, François Maspéro, 187 p.
- LEFEBVRE Henri, 1974, « La production de l'espace », *L'Homme et la société*, 1974, vol. 31, n° 1, p. 15-32. <doi :10.3406/homso.1974.1855>
- LEFEBVRE, Henri, 1972, *La pensée marxiste et la ville*, Paris, Castermann.
- LÉVY Bertrand, 1990, « L'apport de la philosophie existentielle à la géographie humaniste », in A. Bailly & R. Scariati, *L'Humanisme en Géographie*, Paris, Economica/Anthropos, p. 77-86.
- LÉVY Jacques, LUSSAULT Michel (dir.), 2013, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, 2^e éd., Paris, Belin, 1127 p.
- LIPOVETSKY Gilles, 1983, *L'ère du vide : essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1983 ; rééd. 1989, « NRF Essais », 256 p.
- LUSSAULT Michel, 2013, « Acteur », in Jacques Lévy et Michel Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Éditions Belin, p. 52-55.
- LUSSAULT Michel, 2010, « Ce que la géographie fait au(x) monde(s) », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 30 novembre 2010, n° 10, p. 241-251. <doi :10.4000/traces.4854>

- LOUISET Odette, 2000, « L'urbanité ailleurs », in Jacques Lévy et Michel Lussault, *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Paris, Berlin, p. 157-175.
- LYOTARD Jean-François, 1979, *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Éditions de Minuit.
- MERLEAU-PONTY Maurice, 1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- MOLES Abraham, ROHMER Élisabeth, 1972, *Psychologie de l'espace*, Paris, Casterman, 162 p.
- PAILHE Joël, 2003, « Références marxistes, empreintes marxiennes, géographie française », *Géocarrefour*, vol. 78, n° 1, p. 55-60. <doi :10.4000/geocarrefour.102>
- PIAGET Jean, 1948, *La représentation de l'espace chez l'enfant*, Paris, PUF.
- RAFFESTIN Claude, 1989, « Théories du réel et géographicités », *EspacesTemps*, n° 40-41, p. 26-31.
- RAFFESTIN Claude, 1986, « Ecogénèse territoriale et territorialité », in Auriac Franck et Brunet Roger (dir.), *Espaces, jeux et enjeux*, Fayard, Paris, p. 175-185.
- SAID Edward, 2003 [1978], *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Le Seuil, 578 p.
- SARTRE Jean-Paul, 1943, *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, 722 p.
- SOJA Edward, 1989, *Postmodern Geographies*, Londres, Verso
- SORRE Maximilien, 1968, *Rencontres de la géographie et de la sociologie*, Paris, Rivière.
- STOCK Mathis, 2006, « L'hypothèse de l'habiter poly-topique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles », *EspacesTemps.net*, Travaux, 26/02/2006. <<http://www.espacestemp.net/articles/hypothese-habiter-polytopique/>>
- TUAN Yi-Fu, 1977, *Space and place: the perspective of experience*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- VIDAL DE LA BLACHE Paul, 1913, « Des caractères distinctifs de la géographie », *Annales de Géographie*, vol. 22, n° 124, p. 289-299.

NOTES

1. Les géographes de la fin du XIX^e siècle qui ne se rangent pas dans cette école, tels qu'Élisée Reclus par exemple, ne se distinguent pas non plus par leur étude de l'« espace » : c'est bien aussi le milieu qui compte.
2. L'expression de ces défauts méthodologiques apparaît dès les années 1950 dans la sphère anglophone, et une dizaine d'années plus tard en France.
3. Il est tout à fait remarquable que le décentrement du regard ait non seulement conduit à considérer la place des objets analysés, mais aussi l'espace des disciplines elles-mêmes, puisque les *post-studies* participent aussi d'une inter-, voire d'une pluridisciplinarité renforcée.
4. Traduction : « Un "tournant spatial" largement admis à travers les arts et les sciences correspond à un agnosticisme post-structuraliste concernant à la fois les explications naturalisantes et universalisantes et les récits historiques ne prenant en compte qu'une seule voix, et à la reconnaissance concomitante que la position et le contexte sont centralement et inévitablement impliqués dans toutes les constructions de savoir. »

RÉSUMÉS

La géographie a toujours entretenu avec les autres disciplines de sciences humaines et sociales des relations étroites, qui ont influencé et influencent la manière dont l'espace est envisagé par les géographes. Alors même que les liens entre les deux disciplines sont encore peu pensés (au contraire des relations entre la géographie et l'histoire, la sociologie ou l'économie), la philosophie a largement participé, et participe encore, à la théorisation du concept spatial en géographie humaine. Que ce soit dans la considération de l'espace comme dimension sociale, comme construit social ou au contraire dans sa déconstruction au profit d'une vision réticulaire, les influences de la philosophie sont nombreuses et importantes. Dans leur pluralité, elles infusent fortement le champ de la géographie française et contribuent à des élargissements conceptuels et thématiques, renouvellements épistémologiques, ouvertures de nouveaux horizons géographiques. L'objet de cet article est de proposer une synthèse des apports de la philosophie, dans leur diversité, en se concentrant sur le champ de la géographie humaine française des années 1950 à aujourd'hui.

Geography has always been linked to other social and human sciences, which have influenced the way geographers approach the concept of "space". Even though the relations between both disciplines are not as much thought as those between geography and history, sociology or even economy, philosophy has yet widely contributed, and still does, to the theorisation of "space" in human geography. A large number of philosophical researches successively helped considering space as a social dimension, as a social construction or, today, consider space in a perspective of deconstruction. The influences of philosophy are thus large, various and truly matter in the conception of space by geographers. They deeply circulate into the field of French human geography: the consequences are a widening of the researches as well as on renewing of concepts and themes in the geographical field. Focusing on the French human geography field from the 1950's until today, this paper aims to synthesise the various and numerous contributions of philosophy regarding the matter of "space".

INDEX

Mots-clés : espace, géographie, philosophie, circulations interdisciplinaires, France

Keywords : space, geography, philosophy, interdisciplinary circulations, France

AUTEUR

LAURA PÉAUD

Université Grenoble Alpes

laura.peaud@gmail.com